

NICOLE ROLAND

# Kosaburo, 1945

ROMAN

*à ceux que j'aime*

Cette histoire s'inspire d'un visage : celui d'un pilote japonais entrevu sur la page du journal que lisait mon voisin, un temps de midi, au Pain-Quotidien de la place Saint-Loup. Après quelques instants qui m'ont paru une éternité, il a replié le journal avec soin et l'a déposé sur la pile de magazines laissés à notre disposition.

La photographie datait de 1945. Le grain du papier la rendait floue mais le visage qui se tenait au centre m'attirait comme un aimant : des traits fins, un regard fixe et la désinvolture des lunettes relevées sur le bonnet d'aviateur. Autour de son cou, une écharpe de soie blanche se déployait dans le vent.

# 堂

ON SAIT QUE les âmes se déplacent le septième mois, en particulier les nuits de pleine lune. Était-il possible qu'elles soient attirées par la fête des esprits ancestraux qui avait lieu ces jours-ci ? Les esprits étaient conviés à revenir dans les demeures des vivants. Quand il était petit, Kosaburo se souvenait que, ces jours-là, il restait silencieux, se déplaçant pieds nus, retenant son souffle, de peur que l'un d'entre eux ne s'adresse à lui. S'il lisait, il prenait soin de tourner les pages avec une lenteur infinie, redoutant un appel du papier, et lorsque venait la nuit, ses craintes redoublaient : il ne fallait surtout pas regarder la lune, de peur d'être englouti dans son eau glacée.

Avec les ans, ses craintes avaient disparu mais ces nuits de longue lune questionnaient Kosaburo : que ferait-il de son existence ? Devenirait-il peintre ? ou

poète ? ou calligraphe ? Allait-il consacrer sa vie, comme il en avait le désir, à des préoccupations esthétiques ? En serait-il capable ?

Son cœur le portait vers ces choix : il pourrait devenir un lettré, comme son propre père l'avait été, et pénétrer dans un monde où il était important de distinguer si l'expression "fourrure d'été" convient au moment exact de la fin de l'été, quand la robe du faon prend cette teinte brun doré, et que les taches plus claires deviennent visibles et donnent alors, en tombant, les meilleurs pinceaux pour écrire. N'était-il pas important de rendre à l'aide de mots bien choisis le bruit d'un insecte qui pleure dans les armoises couvertes de rosée ?

Il l'avait toujours su. Mais la guerre qui frappait à sa porte rendait ses aspirations tellement dérisoires : il s'agissait maintenant de défendre son pays, de vivre ou de mourir, de tuer. Une lame de désespoir envahit Kosaburo. A l'âge où la vie s'ouvre enfin, on était en passe de la perdre. Plus de création possible, plus d'amour. Ses pensées le ramenaient toujours à Mitsuko : à son beau visage, à ses mains fines qui, lorsqu'elle lui parlait, voletaient autour d'elle comme de précieux colibris.

Mitsuko qu'il aimait. Et la guerre venait de déchirer sans bruit la page qu'ils auraient pu écrire.